



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

A cent pas de Tortoni on sent déjà la fumée du cigare indispensable accompagnement des hommes élégans. Le cigare est devenu un besoin, une manie, une mode, un cachet de *fashionabilité* dont on ne peut se dessaisir. Ce qui eût été une cause de réprobation il y a quelques années, est devenu le type de la bonne compagnie; le cigare est passé des estaminets aux cafés, des cafés aux promenades; de là aux salons il n'y a qu'un degré, et, si la progression continue, nous verrons bientôt la fumée du tabac succéder dans les boudoirs aux encens des cassolettes. Ainsi changent le monde et les choses; ainsi naissent et s'effacent les préjugés; ainsi verrons-nous, peut-être, bientôt les lèvres de nos plus élégantes Parisiennes presser les *cigarettes* avec autant de grâce et de plaisir que si c'eût été une pastille de rose ou une boucle de cheveux de

leur enfant. Les Espagnoles le font, et l'on sait si les Espagnoles savent plaire et séduire ! témoin certain chapitre du *Don Juan*, si chaleureusement décrit par lord Byron. Ne nous effrayons donc point de cette nouvelle innovation dans nos mœurs, et trouvons charmans tous ces jeunes gens qui s'offrent des cigares tout comme les vieux preneurs de tabac s'offrent une *prise*. Ce sera encore une exploitation pour le commerce. Déjà on fait des étuis très-élégans pour les contenir ; on fait des papiers fins et charmans pour les envelopper. Il en est de toute espèce de couleurs et de dessins. A l'instar des usages d'Espagne, les débitans de tabac du *bon genre* mettent sur leurs annonces : *Papel blanco y reglesia para cigaritos*. Et puis l'on entre, l'on achète, l'on remplit ses poches, l'on se rencontre en se demandant la permission d'allumer son cigare : nouveau genre d'accolade plus fraternelle que le salut ordinaire.

— Notre dernier Numéro a rendu compte des plus nouvelles étoffes parues ou prêtes à paraître. Quelques belles journées revenues, comme pour rappeler les plaisirs que l'on va perdre, ont retardé l'emploi de tous ces tissus d'automne. Ce que l'on verra le plus tôt et le plus généralement porté, sont les *moires*. Cette étoffe est charmante pour redingotes ou robes de promenade. Les chalys, sur fond de couleur claire, sont, ainsi que nous l'avons dit, les robes les plus nombreuses.

— La nuance *feuille d'acanthé*, quelque peu semblable à la nuance *aventurine*, est très à la mode pour les robes de *moire*. On l'emploie aussi pour des chapeaux en satin ou en *gros d'Orient*.

— Quant aux toilettes de spectacle, nous ne pouvons que répéter que c'est le blanc qui domine. Manches courtes et corsages demi-décolletés, avec une écharpe de gaze.

— Au théâtre Italien, quelques jeunes femmes portaient, sur la poitrine, un velours noir de la largeur d'un doigt, retenu au milieu par un coulant d'or ou de pierreries, et soutenant un lorgnon.

— Sur des robes d'étoffes, des pélerines pareilles sont faites ainsi : le dos, descendu jusqu'au bas de taille, est froncé sous la ceinture ; les devants croisés ont des pans qui dépassent la ceinture ; un grand collet découpé en festons retombe jusqu'aux épaules, et un petit collet à la chevalière le termine.

— On fait déjà beaucoup de chapeaux en satin. La forme adoptée pour l'hiver paraît devoir tenir le milieu entre les formes anglaises et la coupe ronde. Ils seront de toute manière serrés sur les oreilles, ce qui ne laisse pas d'être très-avantageux pour les promenades.

— Les *plumets saules*, en plumes de coq, augmentent tous les jours. On en voit sur des chapeaux en paille de riz comme sur des chapeaux en satin. Ils seront très-employés sur le velours. Cette disposition de plumes est assez bien, mais ne saurait avoir que la durée d'un caprice.

— Les espèces de cocardes formées par les nœuds qui ornaient les chapeaux, sont remplacées tous les jours par des coques de rubans très-légères, ou une seule fleur.

— Parmi les fleurs les plus employées, le *dahlia*, la *reine marguerite*, la *rose trénière*, se font distinguer. Une nouvelle fleur aussi, appelée *ketmia*, et qui est d'un très-joli effet, vient de prendre place dans les magasins de M. Cartier, boulevard des Italiens, n° 2.

— On fait des petits tabliers de tout genre d'étoffes, même en chaly à dessins; ils ont des épaulettes formant ceinture, auxquelles sont attachées des garnitures retombant en jokeys sur les manches. On donne aux petites poches toute espèce de formes : portefeuille, cœur, croissant; le tour de ces poches, découpé en dents de loup et entouré d'un petit effilé, est très-joli.

— On fait des ceintures en gros grains, brodées en cordonnet, ce qui est plus joli et plus nouveau que les broderies en soie plate.

— On ne voit point de changement dans la mise des hommes. Seulement nous parlerons d'une nouvelle redingote d'hiver, à collet droit, ayant un seul rang de boutons et des poches fendues obliquement et placées un peu en avant des hanches. Ces poches sont destinées à recevoir les mains quand le froid les obligera de se garantir.

— Les nuances les plus communément portées pour pantalons négligés sont celles petit-gris, vert-d'eau et noisette : le noir est toujours préféré pour toilette.

— Les plus nouvelles tables rondes, que l'on place au milieu des salons, sont entourées de tiroirs portant chacun l'inscription de ce qu'il contient, pour écrire, pour peindre, pour broder, pour tapisserie, etc., et chacun se place devant et s'empare du tiroir approprié à ses goûts.



Un Rêve Magnétique.

Je me trouvais dans un salon parfaitement éclairé ; au milieu du salon, sur un banc de velours cramoisi, était couchée une femme endormie ; elle était vêtue avec élégance ; sa chevelure brune était relevée dans un ordre symétrique, sa poitrine retombait régulièrement ; elle paraissait jouir d'un calme parfait. Je la contemplais avec un plaisir indicible ; mon regard la parcourait avec avidité. Elle m'inspirait un intérêt que je ne saurais rendre. Je me sentais pénétrée d'un amour suave pour cette créature immobile ; c'était un sentiment qui avait toute l'ardeur et la pureté de l'amour maternel. A côté de la dormeuse, et debout, était placé le docteur F. Son regard était fixé sur elle ; ses mains s'agitaient au-dessus de sa tête et le long de son corps : il la magnétisait. Tout-à-coup je sentis un frémissement agiter tout mon être, au même instant je vis la magnétisée s'agiter aussi ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en la considérant plus attentivement, je me reconnus en elle. C'était moi... bien moi, et puis c'était un autre moi qui voyait et qui pensait, qui vivait, là, au milieu de ce salon, objet intellectuel qui était partout et nulle part. Je voulus m'élancer et me confondre avec ce corps qui était le mien. Je ne le pus, une force supérieure et invisible me retenait là, spectatrice d'un spectacle que je me donnais à moi-même ; je vis mon corps s'agiter de plus en plus, mes mains se crispèrent, le désordre se mit dans ma chevelure. Je souffrais de la vue de ma souffrance ; pourtant, je dois le dire, cette agitation n'était pas sans charme, je ne pouvais pas plus m'y soustraire qu'à ce regard fascinateur qui me maîtrisait et me rendait l'esclave d'une volonté. On aurait dit du fluide électrique pénétrant la moelle de mes os ; c'étaient des frissons intérieurs, rapides comme l'éclair précurseur d'un orage. Je sentais une vie double, une vie nouvelle, une vie de regard, et une autre de toucher et d'émotions. Encore une fois je voulus essayer de m'emparer de mon corps, mais la main du docteur s'ap-

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Coiffure Exécutée par M.^{re} Narcisse rue neuve des Mathurins N.º 3.
 Robe en Crêpe rose garnie de Rubans passés dans Lourdlet façon
 de M.^{me} Michel rue de Léchelle N.º 13.

puyant sur mon front, me repoussait avec force ; puis dans le même instant j'entendis de longs et sourds éclats de rire ; je promenaï mon regard tout autour de l'appartement ; il était peuplé de figures fantastiques au teint pâle et cadavéreux.

Ici, c'était un jeune homme qu'une vie licencieuse, l'abus des plaisirs, avait réduit à un état voisin de la mort, et qui venait demander au magnétisme des leçons que la médecine ne pouvait lui donner. Là, c'était une femme accablée de vapeurs dont la seule maladie était la perte de ses charmes ; elle venait demander au magnétisme s'il était un remède qui empêche les ravages du tems (*Pauvre femme*) ! Plus loin, des jeunes filles pâles, languissantes, aux yeux cerclés, aux regards éteints ; puis des figures d'hommes larges, bourgeonnées, pustuleuses, joues pendantes, et tout à côté des faces blêmes aux os saillans, on aurait dit qu'ils étaient prêts à percer la peau ; des yeux tellement enfoncés dans leurs orbites, qu'ils semblaient s'être réfugiés au fond d'une caverne pour se mettre à l'abri d'un beau rayon de soleil ; enfin, toutes les infirmités humaines réunies venaient réclamer du magnétisme.

Le docteur se mit à genoux devant mon corps ; prit mes mains dans les siennes et me fit un nombre infini de questions auxquelles ma bouche répondait sans mon consentement. Chose étrange, je vis aussi deux êtres dans le docteur. Celui que j'appellerai intellectuel prit la place du mien par l'effet du magnétisme ; cet être s'identifiait de plus en plus avec mon corps, et pendant cette opération, j'éprouvais des secousses violentes ; bientôt la commotion fut si forte que je tombai dans des convulsions effrayantes ; mon état me faisait tant de peine que je voulus pleurer sur moi ; je ne me trouvai point d'yeux pour verser des larmes, ni de mains pour les essuyer ; je ne peux définir la douleur que je ressentais en voyant que mes organes physiques ne m'appartenaient plus ; ils semblaient vivre par un autre principe, et en cet instant ils lui étaient tous dévoilés. Lorsque cet état convulsif eut un peu cessé, le docteur me pria de regarder au-dedans de lui. Je vis son cœur : c'était une merveilleuse chose que ce nombre infini de vaisseaux et d'artères charriant le sang avec une incroyable rapidité. Ce cœur était fortement agité, mais il me parut en état normal ; le docteur m'ordonna ensuite de me regarder intérieurement, ce que je fis. Je vis un peu d'irritation dans les organes digestifs, et mon foie était un peu plus dur d'un côté que de l'autre ; mon sang était brûlant et agité, pourtant je sentais en moi une grande faiblesse. Le

docteur me demanda si je voulais être réveillée, puis il me souleva dans ses bras, et tout disparut. Je me trouvais éveillée au milieu d'une prairie, mes deux moi étaient réunis, je marchais seule, rêvant au magnétisme, qui était devenu mon idée fixe. Tout-à-coup les nuages s'amoncelèrent au-dessus de ma tête, l'orage allait grondant, et de quelque côté que se portât mon regard, je voyais toujours un rocher transparent surmonté d'une plateforme se présenter devant moi. En vain je voulais fuir cette bizarre apparition, je la retrouvais toujours : Oh ! je voudrais dormir pour ne plus te voir, m'écriai-je. Aussitôt j'aperçus en face de moi le sourire et le regard fascinateur du docteur F. qui me pénétrait profondément. Je trouvai bienfaisante cette apparition subite au milieu de la nature en désordre ; je me précipitai sur le sein du docteur, et mes yeux se fermèrent. J'étais de nouveau *magnétisée*. Mes deux mains se séparèrent encore, je me vis porter au bas de ce rocher que j'avais voulu fuir, et le docteur m'obligea de gravir avec lui sa pente unie et transparente. Arrivés tous deux au sommet, le docteur me fit des révélations qui seront à jamais enterrées au fond de mon cœur ; puis j'entendis des mots qui m'épouvantèrent tellement, que je m'élançai spontanément en bas du rocher ; ce fut alors que je m'éveillai tout de bon avec la fièvre, un grand mal de tête et un reste de délire que la réflexion eut de la peine à calmer.

LOUISE MAIGNAUD.



Ruines du Château de Montfort - l'Amaury.

Il n'est pas un seul fibre en mon cœur plein d'amour,
Qui ne s'attache aux lieux où j'ai reçu le jour.

(PHILIPPE AUG., chap VIII.)

Je vous aime, ô débris ! et surtout quand l'automne
Prolonge en vos échos sa plainte monotone.
Sous vos abris croulans je voudrais habiter,
Vieilles tours que le tems l'une vers l'autre incline ;
Vous qui semblez de loin, sur la haute colline,
Deux noirs géans prêts à lutter.

Lorsque d'un pas rêveur, foulant les grandes herbes,
Je monte jusqu'à vous, restes forts et superbes,
Je contemple long-tems vos créneaux meurtriers,
Et la tour octogone et ses briques rougies,
Et mon œil, à travers vos brèches élargies,
Voit jouer des enfans où monraient des guerriers.
Là souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle,
Sur un débris qui fut un mur de citadelle ;
Mon cœur, sur ce néant, médite replié ;
Et la ville, à mes pieds, d'arbres enveloppée,
Étend ses bras en croix et s'allonge en épée,
Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié,
Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure,
Sur les bois éclairés ou sombres, suivant l'heure,
Sur l'église gothique, hélas ! prête à crouler,
Sejour où l'espérance invite le fidèle ;
Et je vois dans le champ où la mort nous appelle,
Le sol immobile onduler.

Foulant créneaux, ogive, écussons, astragales,
M'attachant comme un lierre aux pierres inégales,
Au faite des grands murs je m'élève parfois ;
Là je mêle des chants au sifflement des brises,
Et dans les cieux profonds, suivant ses ailes grises,
Jusqu'à l'aigle effrayé j'aime à lancer ma voix.
Là, quelquefois j'entends le luth doux et sévère
D'un ami qui sait rendre aux vieux tems un trouvère ;
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,
De ces ames en deuil, dans le monde orphelines,
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines
Gémit dans les hauts peupliers.

VICTOR HUGO.

MÉLANGES.

Dérivis fils continue ses débuts au grand Opéra, avec un succès qui croît en raison de la confiance des débutans. La belle voix et l'excellente méthode de M. Dérivis ont brillé de tout leur éclat dans *le Comte Ory*.

Le grand événement de ce théâtre, c'est la rentrée de M^{lle} Taglioni, qu'une indisposition a si long-temps enlevée à ses nombreux admirateurs. Il y a émeute d'enthousiasme.

— Le Gymnase monte en ce moment un vaudeville, *le Dey d'Alger*, où seront réunies les trois actrices favorites du public.

— Nous avons déjà dit que le cigare était un complément indispensable dans la tenue d'un *jeune France*. Cette coutume vient de recevoir le dernier perfectionnement par l'importation des cigarettes en usage en Espagne. Nos fashionables du boulevard de Gand, comme ceux de la *suerta del Sol*, à Madrid, confectionnent eux-mêmes ces cigarettes en roulant du tabac à fumer dans de petits morceaux d'un papier confectionné à cet effet. On en trouve chez tous les débitans de tabac sous les annonces de *papel fino*, *papel blanco* y *regelesia para cigaritos*. (papier fin, papier blanc et réglisse pour cigarettes.) Il y a une grande variété dans ces papiers, qui offrent toujours quelques personnages de la péninsule Ibérique, hommes, femmes, militaires, ecclésiastiques, et tous le cigare à la bouche. On y remarque entre autres, un mendiant qui s'approche d'un individu bien vêtu, non pour qu'il lui fasse l'aumône, mais pour lui demander *du feu*, c'est-à-dire la permission d'allumer son cigare au sien. En Espagne, cette coutume est presque un droit. On sait aussi que l'usage de fumer s'y étendait autrefois jusqu'aux dames du premier rang; aujourd'hui il ne règne plus que parmi les classes secondaires de l'Andalousie et de quelques provinces éloignées de la capitale.

A ce Numéro est jointe la planche 837.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.

— Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.